

ADIEU THÉO

roman

Marc F. Gélinas

M-M éditeur

Une deuxième guerre civile se prépare en Algérie.

1992.

Montréal, rue Roy.

Nuit froide et noire. Ciel dégagé. Un mardi de février. Le logement en haut du dépanneur Chez Rosaire baigne dans l'obscurité.

Maurice dort. Il rêve qu'il fait sa glace à l'aréna aux commandes de la Zamboni. Soudain, deux machines obèses foncent sur lui. L'arbitre siffle. La charge continue. Mo les esquive : « Hey ! Sauvages ! » Ils arrivent. « Hey, hey ! » Le téléphone sonne. Maurice se réveille, puis comprend.

Driing !

« Pas encore ! » Il tend le bras. Tâtonne, trouve le combiné :

— Pour la pizza, c'est le trois-six-deux-un. Vous avez le MAUVAIS NUMÉRO !

Il raccroche : « Tiens, toué ! » Il se retourne. Remonte la couverture par-dessus sa tête. Ferme les yeux. L'aréna réapparaît. Les intrus ont disparu.

Driing !

« Saint simonaque ! » Mo reprend l'appareil :

— *Faure pizza, itse tri-sixe-tou-ouonne ! Rongne nommebeurre.* Quatre fois en deux jours, ça fera !

Il amorce le geste de raccrocher, puis :

— Maman !

Le voici aux aguets. Il se redresse sur un coude. Soudain, il a le cœur qui bat.

— Non, je suis pas assis, je suis couché.

Il s'assoit. Allume la lampe de chevet.

— Papa... Non ! As-tu appelé le docteur ?

Mo est maintenant debout à côté du lit.

— Hein ! Ça s'peut pas. Laisse-moi lui parler.

Il piétine. S'arrête.

— Non. Réveille-le pas.

Il se rassoit, désespéré.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Se relève.

— Tu lui dis que j'arrive. Je vais le mettre moi-même dans l'ambulance, s'il le faut. As-tu rejoint les autres ?

Il secoue la tête, fataliste.

— Bon. Le train est à six heures et quart demain soir. J'arrive jeudi matin.

Mo sera à Bonaventure dans trente et quelques heures. Une éternité.

En Somalie, guerre civile et sécheresse : la famine a décimé le quart des enfants de moins de cinq ans.

Maurice Rocket Tremblay, trente-huit ans, responsable de la glace à l'Aréna de Montréal, originaire de Bonaventure, en Gaspésie. Maurice à Théo. Petit Mo, pour sa mère Mary. L'aîné de cinq enfants. Élevé dans une maison qui pond des cailloux et frémit de plaisir, à sa façon, chaque fois que le train passe au milieu du salon. Une maison et du monde ordinaires chez qui, l'été, on mange de la tarte aux framboises de la montagne à Pépé. L'unique. L'incarnation de toutes les bontés de la terre. La tarte qui inspire des envolées quasi mystiques à Mo : « Voici ma tarte bien-aimée... » *Amen !* Goûter à la tarte — comme à la pomme pour Adam — change une vie, à cette différence près que la tarte, on en redemande encore et encore sans jamais le regretter. Marqué pour toujours.

Marqué par d'autres particularités de l'histoire familiale, aussi : les cailloux, par exemple. La maison les pond au hasard du logis. Des cailloux, des vrais ! Et cela encore aujourd'hui : dans le corridor, au pied de l'escalier, dans les armoires, à côté des lits. Chacun jette ceux qu'il trouve sur la montagne à Pépé, derrière la maison, en disant chaque fois « Tiens, c'est encore le dernier. » Exorcisme obligé mais vain.

Pour les enfants, Mo, Pio, Fanfan, Jeanne et Flo, l’envahissant phénomène a toujours existé. Il aurait à voir avec la mort du grand-père, qu’on aurait enterré sous le gros tas de pierres, au fond du jardin, dans un trou de poteau, la tête en premier. Les parents refusent d’en parler.

Marqué aussi par le train du salon. Oui, vous avez bien lu. Théo installait son monde en portrait de famille pour l’attendre et, parfois, le convoi fantastique passait devant eux au milieu de la maison. Lumineux, puissant. Beau comme le rêve de tout ce que l’on peut souhaiter. Avec des passagers aux airs princiers qui envoyaient la main. Et chaque fois, on se disait qu’il allait arrêter. Puis l’apparition s’évanouissait en laissant tout le monde ébahi.

Il y a longtemps que ce train est passé, mais, pour Maurice, son souvenir chevauche toujours l’image du train de la baie des Chaleurs qu’il prendra demain. Parfois, il ne sait plus lequel est lequel et ne sait plus séparer, dans tout ça, ce qui est vrai de ce qui est inventé. Depuis qu’il est à Montréal, le Rocket essaie de se convaincre que ces bizarreries appartiennent à l’époque de son enfance, avant que la famille se disperse, à une autre vie. Comme s’il n’en restait rien, malgré son respect démesuré pour les cailloux et son trop grand amour pour les trains.

On voit un peu mieux, avec ces histoires de train, pourquoi Mo a décidé de partir le lendemain en fin d’après-midi plutôt que de sauter dans l’autobus en pleine nuit ou que de louer une voiture pour se retrouver au chevet de son père à Bonaventure le lendemain vers midi. Mercredi au lieu de jeudi. Fatigué mais rendu.

Presque minuit à Montréal. Mo se recouche. Sans vraiment dormir, lui semble-t-il. Angoissé. Sa propre vie menacée. Du moins, c’est comme si.

En 1992, la torture systématique est pratiquée dans au moins soixante-cinq pays à travers le monde.

À Bonaventure, vers dix heures et demie, Théo avait eu une faiblesse en montant l'escalier ; un point dans le dos et de la difficulté à respirer. Il s'était affaissé à mi-étage. Mary l'avait trouvé affalé de travers sur deux marches. Elle s'était précipitée. Seule. Personne pour l'aider. Jeanne s'était enfermée, comme d'habitude, dans sa chambre de la tourelle et Jérôme P, le petit, dormait.

— *My God*, Théo !

L'échoué hochait doucement la tête, livide, comme incrédule devant ce qui lui arrivait :

— Je pense que ça y est.

— Non ! protesta Mary.

C'était impossible, on ne meurt pas tout bêtement comme ça, à propos de rien.

— T'es tombé ?

— Non.

Il montrait l'étage en faisant signe de baisser la voix.

— Dis-moi où t'as mal.

— Ici, répondit-il en indiquant son dos.

— On va appeler le médecin.

Il refusa de la tête, obstiné.

— Je veux monter.

Il tremblait. Il se redressa, s'assit plus d'aplomb sur une marche, puis se releva avec difficulté.

Mary le prit par le bras.

— T'aimerais pas mieux qu'on descende ?

— Non.

Il pivota par petits pas crispés sur ses talons, puis fit un geste vers le haut. Inquiète, Mary le rejoignit sur sa marche.

— Accroche-toi bien.

Puis, ils se hissèrent jusqu'à l'étage. Toujours du pied droit. Une marche à la fois. Chacune un exploit.

Repos.

Ensuite jusqu'à la chambre. Théo soufflait fort. Il s'affaissa sur le lit.

Mary téléphona au docteur Champagne et le réveilla. Vingt longues minutes plus tard, elle entendit la voiture qui s'arrêtait à côté de la maison.

Le médecin monta voir Théo sans même enlever son paletot :

— Bonsoir, monsieur Tremblay.

Il observa les pupilles du malade, prit son pouls et sa tension artérielle. Il fit une moue inquiète.

— Il faut aller à l'hôpital, en ambulance, cette nuit, tout de suite.

— Jamais ! lança Théo en se relevant avec difficulté sur son oreiller. Jamais.

Puis, il se laissa retomber, épuisé.

Le médecin hésita.

— Vous risquez de mourir, monsieur Tremblay.

— Vous aussi, docteur, siffla Théo.

Le médecin hocha la tête, impuissant. Le grabataire lui fit signe d’approcher.

— Lequel de nous deux fait le saut en premier ?

Le médecin ignora la question, plia les tubes de son stéthoscope et rangea l’instrument dans sa trousse. Théo se tourna vers Mary.

— Pissou... pis sourd aussi.

D’un geste un peu brusque, le médecin lui retira le brassard du tensiomètre ; la bande Velcro crépita comme une dernière rafale pour achever le condamné. Il ferma sa trousse.

— Je vous répète que vous devriez aller à l’hôpital, monsieur Tremblay.

Théo secoua la tête. Le médecin haussa les épaules.

— Bon... Vous allez pouvoir dormir avec ce que je vous ai donné. Je repasserai demain.

Mary redescendit avec lui.

— C’est grave, docteur ?

— À votre place, j’appellerais les enfants... s’ils veulent voir leur père encore vivant.

— Oh...

— Courage.

Le médecin partit. Mary verrouilla la porte derrière lui. Elle regarda sa cuisine, pensive. Elle fit bouillir de l’eau et prépara un bon thé, puis téléphona chez Maurice, chez Pio et chez Flo : « Ça y est. »

Dès la première phrase, chacun avait compris. Et chacun se dit qu’il aurait dû se rendre compte que cela se préparait. Mary d’abord. Depuis trois mois, elle trouvait que Théo se marinait une mauvaise fin de vie. Surtout depuis Noël et l’annonce du départ de Flo pour Gaspé en emportant sa tête de lit, son matelas, son sommier.

— Elle, je la comprends pas ! s'était indigné Maurice à l'époque.

— Moi non plus, avait ajouté Mary, elle a certainement ses raisons. Il y a des trous dans ce qu'on sait.

— Oui, avait dit Mo, il me semble qu'on a beaucoup de trous dans la famille.

Avec Jeanne, une disparition de cinq ans, après quoi elle était revenue squatter la maison de parents avec le petit Jérôme P. Le temps de se « revirer de bord ». Il y avait deux ans de ça déjà. Deux ans passés à vampiriser ses vieux.

Un trou avec Fanfan aussi, le petit frère, parti faire le tour de la terre, à pied, avec sa flûte et ses souliers. Pas une lettre, ni coup de téléphone, ni carte postale. Rien. Un vide de cinq ans qui ne cessait d'obséder Théo.

Et un dernier trou ; celui de Pio, à Rimouski avec sa femme et ses deux enfants. Comme en exil de l'autre côté de la péninsule. Depuis qu'ELLE l'avait kidnappé, enlevé à sa famille.

— Il reste juste toi et papa, avait dit Mo. Pis vous, c'est pas pareil, je connais vos vies.

— Ah... Tu penses que t'as tout compris.

En effet. Et pourtant, Mo n'avait pas vu venir, où plutôt il avait refusé de regarder ce qui arrivait à son père. Comme la dernière fois qu'ils s'étaient parlé au téléphone.

— Comment tu vas, p'pa ?

— Moi ? C'est le bas fixe...

— Très drôle. Mais pour vrai ?

Pour vrai, Théo refusait d'en parler :

— As-tu des nouvelles de ton frère, le ménestrel ?

— C'est long, le tour de la terre, p'pa.

— Vingt-cinq mille milles. Vingt-quatre mille huit cent cinquante-sept, exactement, à l'équateur ; j'ai vérifié.

— À pied.

— Oui. Entre deux à trois milles à l'heure, ça prend dix mille heures. C'est pas tant que ça pour un gars habitué.

— Tu vois, tu t'inquiètes pour rien.

— Laisse-moi finir, insistait Théo. Mettons que — fainéant comme il est — il marche des petites semaines de quarante heures.

— Pis ?

— Dix mille heures divisées par quarante : ça fait deux cent cinquante semaines. Il devrait être revenu ; y est pas loin, j'en suis sûr. Je le sais.

— C'est pas comme ça que ça se passe, p'pa.

— Pis là, je calcule seulement cinquante semaines par année pour tenir compte du flânage, des vacances et des jours fériés. On peut pas dire que je pousse trop, que je le harcèle, que je joue au parent.

— C'est fou d'être obsédé comme ça.

— Il faut qu'il arrive. Bientôt, sinon je vais le rater.

Malgré la clarté des propos de Théo, Maurice n'avait pas compris alors l'annonce que son père lui faisait et celle, inattendue, de sa mère plus tôt cette nuit l'avait pris au dépourvu.

Minuit, à Bonaventure.

Mary s'assoit à la table de la cuisine avec sa tasse à la main. Elle se met à pleurer, tout doucement. Soudain, Jérôme P est là, en pyjama, à ses côtés :

— Pourquoi tu pleures, grand-maman ? demande-t-il en suivant la trace mouillée sur la joue de sa grand-mère.

— Tu dors pas, toi ?

Elle le prend dans ses bras.

— Grand-papa est malade, mon chou.

Elle se berce contre lui. Puis, le petit se dégage.

— Est-ce qu'il va mourir ?

— Probablement.

Elle hoche la tête, ayant l'air de s'excuser.

— Moi aussi, j'ai de la peine, reprend le gamin d'un air sérieux.

Ils se tiennent l'un l'autre. Longtemps. Puis, Mary se relève.

— Bon, mouche ton nez, Jérôme P.

— C'est pas mon vrai nom, ça.

— Oui, je connais l'histoire.

— C'est grand-papa qui me l'a donné.

En Algérie, un cas parmi d'autres, une femme a été violée en toute impunité sur ordre d'un sous-officier de l'armée djiboutienne. Il l'a ensuite fait arroser d'essence et brûler vive.

C'était il y a deux ans. Le grand-père avait pris l'habitude de se rendre au village à l'heure où l'autobus Voyageur s'y arrêtait. Fanfan en descendrait forcément un jour après son tour de terre. Puis, un après-midi, le retraité avait vu sauter du car un garçon de cinq ans. Agile et crotté. L'air gosse de rue de Mexico ou de New Delhi, mais certainement pas arrière-petit-fils de pêcheur de morue de Gaspé ! Une grande femme suivait l'enfant. Une hippie, une vraie, tristement fagotée. Les cheveux poisseux. Le teint délavé. Le profil, les yeux...

— Jeanne !

La femme s'était retournée :

— Papa !

Le père et la fille étaient restés tout bêtes, chacun aussi étonné que l'autre de se voir là. Puis, Théo avait ouvert les bras :

— Viens ici.

Elle s'était approchée, mal à l'aise. Théo l'avait embrassée. Elle dégageait une odeur de tabac. Il sentait ses os sous la triple épaisseur de sa camisole, de son t-shirt blanc-gris et de sa veste de grosse laine tricotée.

— Laisse-moi te regarder.

Ses traits s'étaient durcis. Ses dents commençaient à se gêter.

— T'es venue nous voir ?

— Toi, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je t'attendais, ma grande.

Elle avait secoué la tête, souri, puis dit :

— Toi, je te crois pas.

Théo s'était alors rendu compte qu'il disait vrai : pendant tout ce temps à attendre Fanfan, il avait espéré Jeanne aussi. Sans jamais se l'avouer. Autant le voyage du globe-trotter l'avait excité et maintenant l'exaspérait, autant la disparition de sa fille et du petit l'avait inquiété de façon continue et sourde à son insu.

L'enfant s'était approché. Il avait tiré sur la jambe du jeans de Jeanne :

— Maman, maman.

Elle s'était dégagée de l'étreinte de Théo. Le petit s'agrippait à elle en toisant l'homme d'un air inquiet :

— C'est qui, lui ?

— C'est grand-papa Théo.

— Ah.

Le petit ne ressemblait aucunement à l'idée que Théo s'en était fait. Le grand-père s'était accroupi.

— C'est toi, ça... avait-il dit, se rendant soudain compte qu'il ne connaissait même pas le nom de son petit-fils. T'es grand. Ça fait longtemps que j'ai hâte de te rencontrer.

Théo avait ouvert les bras, mais le petit était resté figé.

— Comment tu t'appelles ?

— Jérôme Tremblay.

— C'est un beau nom, ça. Me donnes-tu un bec, Jérôme ?

— C'est un beau nom sauf que c'est pas le sien. Dis-lui ton *vrai* nom.

— Euh...

— Dis-lui.

Le petit secouait la tête de façon obstinée.

— Il l'aime pas, son vrai nom. Bon, bien, je vais te le dire moi : papa, je te présente ton petit-fils Pasdenom.

— Hein ?

— À l'hôpital, il fallait inscrire quelque chose sur le formulaire. J'étais pas décidée alors j'ai inscrit Pasdenom Tremblay.

— Eh bien. Je te comprends, mon garçon, moi aussi j'aime mieux Jérôme.

L'enfant eut soudain l'air moins effarouché.

— M'en donnes-tu, un bec, Jérôme Pasdenom Tremblay ?

Théo avait ramené sa fille et son petit-fils à la maison comme des trophées.

— Regarde ce que j'ai trouvé !

Mary était restée bouche bée. Assommée. Puis, le déclic s'était fait.

— Jeanne ! C'est toi...

— Maman.

Mary avait pris la grande dans ses bras. Avait sangloté un moment, puis l'avait éloignée d'elle.

— Laisse-moi te regarder. Je pensais jamais...

La mère s'était convaincue qu'elle ne reverrait plus sa fille.

— Des vrais revenants, avait-elle lancé en se penchant vers le petit. Et puis toi... Comment tu t'appelles ?

L'enfant semblait moins effarouché qu'à l'arrêt d'autobus, mais il hésitait. Regard furtif à sa mère.

— Moi, je suis grand-maman Mary. La maman de ta maman.

— Il s'appelle Jérôme. Jérôme P Tremblay. Pas vrai ? dit Théo en posant une main sur l'épaule de Pasdenom.

Le petit avait acquiescé timidement.

— *Amen*, avait conclu Théo.

Et c'est ainsi que, malgré les réticences de la mère, le grand-père avait baptisé le petit. C'était il y a plus de deux ans déjà. Et l'enfant était resté avec le sentiment d'avoir trompé sa grand-mère, jusqu'à l'aveu qu'il venait de lui faire.

— Il va falloir que je parle à ta maman dans sa tourelle, à propos de la maladie de grand-papa.

Elle le prend par la main et l'entraîne vers l'escalier.

Montréal.

Maurice regarde le plafond, les yeux grands ouverts dans la pénombre de sa chambre. Il s'en veut de ne pas avoir compris plus tôt la crainte de Théo de rater le retour de Fanfan. C'est le genre de message, à peine codé, dont le sens crève les yeux plus tard, mais qui n'est pas du tout évident sur le coup. Peut-être est-ce ainsi parce qu'on croit souvent que les autres sont restés tels qu'on s'en souvient ou encore qu'ils sont devenus tels qu'on les souhaitait ; parce qu'à distance il suffit d'entendre la voix de quelqu'un pour dire « je vois ». Ce qui est pourtant fort risqué.

Peut-être oublie-t-on que le décalage entre notre perception des gens qu'on a quittés et ce qu'ils sont devenus s'installe — par définition — hors de notre vue, dans un mouvement inexorable et fatal, sous la surface tranquille de nos certitudes. Comme sous une mer paisible, la dérive des continents peut provoquer un dévastateur raz de marée.

Peut-être aussi que Maurice n'a rien vu venir de ce qui arrive à son père simplement parce que les fibres du tissu familial sont trop écartelées entre Montréal, Bonaventure, Rimouski et Gaspé. Peut-être.

Venant de la bouche de quelqu'un d'autre, Mo aurait probablement accepté n'importe laquelle de ces hypothèses. Mais de la sienne, pour l'usage intime pour lequel il en a besoin, aucune ne le satisfait : il aurait dû se rendre compte de ce qui se préparait. Le processus était engagé depuis le printemps 1987, cinq ans déjà. Sa mère l'avait appelé, catastrophée, en prononçant à l'époque presque les mêmes paroles que plus tôt cette nuit :

— Ça y est, c'est fait.

— Hein ? Quoi ?

— Ton père prend sa retraite.

— Fiou ! Tu m'as fait peur. Je dirais plutôt que c'est une bonne nouvelle.

— Non, avait rétorqué Mary. Depuis deux ans que la maison est vide, une chance qu'il avait sa job au moulin... Là, je crains ce qui va arriver.

Et — sans vouloir remonter jusqu'à Adam et Ève — « depuis que la maison est vide » signifiait depuis l'automne où Flo, la petite, avait quitté la maison paternelle de Bonaventure pour le cégep de Gaspé. Saison difficile pour les parents. Le soir du départ de la benjamine de la famille, Mary avait donné à Théo un caillou trouvé devant la porte de la chambre des filles. En

d'autres circonstances, il l'aurait jeté en disant « Tiens, encore le dernier ». Mais cette fois, il l'avait soupesé, comme prenant conscience d'une inéluctable destinée :

— Celui-ci, je pense que je vais le garder.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Mary avait pourtant bien entendu. Théo le savait. Il n'avait donc pas répété sa phrase. Elle n'avait pas insisté. Les vies de leurs enfants leur échappaient. *Game over !* Aux douches, les essoufflés !

Mo ne trouve toujours pas le sommeil. Il s'en veut et se radote qu'avec un peu de chance il n'est pas trop tard pour intervenir. Il trouvera les mots pour sortir Théo de sa léthargie et le ramener du bon côté des choses. Rassuré par ses bonnes intentions, Maurice se calme et ferme les yeux.

Bonaventure.

Théo gît sur le dos. La bouche ouverte, les bras le long du corps. Mary croit un instant qu'il est déjà mort. Puis, la poitrine du malade se soulève. Soulagement. Il expire en émettant une cascade de sons rocailleux avec des soufflets et des bulles qui crèvent. Puis rien. Moment d'immobilité.

Mary approche avec Jérôme P, en silence, sur la pointe des pieds. Théo n'a pas encore rebougé. La crainte de Mary lui revient. L'enfant se colle sur sa grand-mère. Puis la machine repart ; la poitrine se soulève, l'air s'engouffre en sifflant. Nouvelle cascade. Une caricature de vieillard qui dort. Presque. Un bruyant soulagement pour ceux qui l'observent.

Le malade, immobile de nouveau. On attend. Ça recommence. Puis le silence. C'est plus long cette fois. Trop long. Ça y est. La fin. L'horreur qui sourd dans la poitrine. Le petit se rapproche

encore plus de sa grand-mère. Il ne dit rien, avance une main. Il hésite, puis touche l'avant-bras de son grand-père. Sursaut du malade qui se propage à l'enfant et Mary. Le mort s'est réveillé. La machine repart. Gros efforts. Longue inspiration sifflée, suivie d'une expiration rocailleuse et grasse. Une fois. Deux fois. Trois fois. Mary chuchote :

— Dis bonne nuit, Jérôme P.

— Bonne nuit, grand-papa.

Ils sortent en silence, toujours sur la pointe des pieds. Mary laisse la porte entrouverte derrière elle.

— Il est tard, viens te coucher.
